

III^e Festival international du film en 16mm 23-28 octobre 1973

Janick Beaulieu

Number 75, January 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, J. (1974). III^e Festival international du film en 16mm : 23-28 octobre 1973. *Séquences*, (75), 14–15.



Willow Springs, de Werner Shroeter

III^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINEMA EN 16 MM (23-28 OCTOBRE 1973)

Janick Beaulieu

Il y a deux ans, *Séquences* avait couvert le premier festival international de cinéma en 16 mm de Montréal.

Fort de cette sympathie pour le cinéma expérimental, je m'étais jeté tête baissée dans cette orgie cinématographique. J'en étais sorti plus ou moins heureux. Il est toujours pénible de s'avouer une certaine perte de temps.

N'empêche que je demeure encore convaincu de l'utilité de ce genre de films qui, hors des sentiers battus et des compromis inhérents aux productions qui se veulent économiquement rentables, ouvrent des voies nouvelles et influencent, mine de rien, la production dite commerciale. Ce cinéma parallèle et indépendant peut aborder des problèmes qui n'ont rien de spectaculaire. Il peut quand même servir à remuer l'apathie des gens qui se contentent des informations officielles. Je pense entre autres aux films politiques. Ces films engagés et militants ont au moins le mérite de ne pas déguiser leur orientation. Un regard attentif jeté sur les deux côtés d'une

médaille risque de nous donner une meilleure idée de l'ensemble d'un problème.

Le 26 octobre, à 21 h 30, on présentait *Il Primer Ano* de Patricio Guzman. Un film qui se voulait une analyse profonde du système politique de la première année d'Allende au pouvoir. Une salle pleine. Une attention fervente qui se mariait avec l'atmosphère moite d'un cénacle surchauffé.

Après les événements que nous connaissons, il est sûr que les faits et gestes d'Allende prennent un sens aigu dans l'histoire en train de se faire. Ce film dénonce avec faits à l'appui l'exploitation des pays sous-développés par les pays riches. Ce film plaide en faveur du droit d'un peuple à l'auto-détermination. Un documentaire orienté, mais qui n'a rien d'ennuyeux.

Il Primer Ano était précédé à 19 h 30 d'un documentaire de Michael Anderson sur une prison de San Francisco. Une prison aux allures modernes. On y interroge les détenus et les gardiens. On laisse le soin au spectateur de se

faire une idée à la suite de ces témoignages parfois contradictoires. *The Jail* souffre de l'emprisonnement des moyens pour libérer une réflexion profonde. D'un sujet toujours brûlant d'actualité, on a bâclé un petit film qui ne nous touche pas, parce que trop bavard et très peu visuel. Bavardage qui ne s'accompagne même pas de sous-titres. O bilinguisme, quand tu nous tiens !

A la suite de ces deux films, une remarque s'impose à l'intention des organisateurs qui sont par ailleurs à féliciter pour leur persévérance à nous présenter un festival de ce genre. Pourquoi avoir présenté ces deux films dans une même soirée ? Les deux documents consomment une forte dose de discours et d'interviews. Quatre heures d'interviews pratiquement sans interruption peuvent servir à décourager le cinéphage le plus vorace. Que les organisateurs ne s'étonnent pas de perdre des joueurs en route : le dosage des genres a sa place même dans une manifestation de cet acabit.

Fait à noter, l'hébergement de ce festival par la cinémathèque a amélioré de beaucoup la qualité de la projection. On se souvient des projections pénibles au Musée des Beaux-Arts. Il faut souligner aussi le prix très raisonnable des billets d'entrée.

Ce petit compte rendu ne se veut pas une revue de tous les films présentés au festival. N'ayant pas vu tous les films, je ne suis pas en mesure de faire un tri exhaustif. Un des rares fidèles m'a toutefois affirmé qu'il y avait au moins un film intéressant sur deux présentés chaque soir. Ce qui pourrait prouver une nette amélioration sur les deux festivals précédents. Pour ma part, je me suis contenté d'un sondage : j'y suis allé au début, à la fin et au milieu.

Une autre question posée aux organisateurs. Pourquoi avoir commencé le festival avec *Le Retour de l'Immaculée-Conception* d'André Forcier ? Je reconnais à d'autres critiques le droit d'admirer cette pochade cinématographique. Si je me contente de jouer le rôle d'un simple observateur, je dois avouer en toute honnêteté que ce film n'a pas soulevé l'enthousiasme de la salle. Ce piètre départ a découragé plusieurs indécis à poursuivre la course. Le point de départ d'un festival est

très important. On aurait pu présenter ce film à un autre moment. L'an prochain, messieurs les organisateurs, à vos marques !

Je m'en voudrais de ne pas souligner l'originalité des courts métrages. Je n'oublierai de sitôt *Billet de retour*, un voyage fantastique aux accents insolites, *Frank Film*, une animation de collages au service d'une bande sonore qui décuple la force suggestive de l'image, *Lapis*, un film impressionnant composé par un ordinateur.

On a gardé le dessert pour la fin. *Cobra One* se présente comme un documentaire sur la façon de trouver la pleine satisfaction sexuelle en pleine connaissance de cause et avec plein consentement. Un couple exécute devant la caméra ses prouesses intimes. Une salle visiblement intéressée. Mon voisin a succombé aux avances... du sommeil. Le malheureux, il a raté la dernière copulation ! N'empêche que ce film accordait une assez grande importance aux têtes qui dirigeaient ces ébats pour ne pas tomber dans le vulgaire film porno.

La surprise, je l'ai eue avec l'avant-dernier film du festival : *Willow Springs* de l'Allemand Werner Schroeter. Du même réalisateur, j'avais vu *Eika Katappa*, de malheureuse mémoire. Ce dernier, avec un début étonnant, finissait par laisser la place à la lassitude. Avec *Willow Springs*, c'est le contraire qui se produit. Un début sans éclat donne naissance à une magie incantatoire. *Willow Springs* confronte trois femmes dans une maison isolée du désert californien aux prises avec leur solitude et ceux qui veulent la troubler. Des poses hiératiques, une photographie soignée qui nous renvoie aux grands maîtres de la peinture, une bande sonore composée en grande partie d'extraits d'opéras célèbres, des comportements bizarres exercent une sorte d'envoûtement sur le spectateur qui abandonne un certain sens critique au profit d'un ravissement qu'on s'explique mal, mais qu'on a plaisir à accepter.

Somme toute, le troisième festival international du cinéma en 16 mm de Montréal méritait d'être souligné. Espérons que le suivant le méritera davantage. Il pourrait devenir l'événement cinématographique de l'année. Qui sait ?